



PRÉFACE

Le Moyen-Orient a longtemps été et continue d'être un théâtre de conflits aigus et de violences allant croissant exercées contre ses habitants. Au début du XX^e siècle, ces exactions atteignent une nouvelle dimension avec l'apparition de politiques génocidaires. Ponctuée par de nombreux conflits dont les guerres israélo-arabes, son histoire au XX^e siècle est aussi marquée par des changements de régimes opérés presque exclusivement de manière non démocratique. Au début du XXI^e siècle, la « lutte contre le terrorisme » et l'invasion américaine de l'Irak voient l'émergence et la proclamation de « l'État islamique en Irak », puis les « Printemps Arabes » suivis d'un conflit complexe en Syrie à partir de 2011 et de la proclamation de « l'État Islamique en Irak et au Levant » (DAECH). Ces phénomènes infligent de nombreuses atrocités aux populations civiles et provoquent le déplacement de plusieurs millions de personnes vers des zones plus sûres ; les zones de conflits se multiplient dans la région, le dernier en date étant la guerre entre Israël et le Hamas depuis le 7 octobre 2023.

L'observation sur le temps long de ce phénomène mène à se demander, compte tenu du contexte et des nouveaux acteurs de la violence dans la région (Old and new Wars), pourquoi les conflits ont tendance à s'y répéter tout en repoussant à chaque fois les limites de l'extrême. Les traumatismes infligés aux populations concernées, se transmettant de génération en génération, contribuent-ils à préparer en partie les déflagrations à venir ?

Face à cette situation et vu son impact sur le Liban, des chercheurs de la Faculté des Lettres et des Sciences humaines (FLSH) ont décidé de se pencher sur le problème de cette violence que l'on peut qualifier d'endémique et d'« extrême ». Leur objectif était, par ailleurs, de travailler sur une thématique transdisciplinaire afin d'y impliquer les différents départements de la FLSH et d'y développer la pratique de la recherche interdisciplinaire en Sciences

humaines. Ce numéro spécial de la revue *InteraXXIons* est donc consacré aux résultats de cette recherche.

Dans ce qui suit, nous décrivons la genèse de ce projet puis présenterons un aperçu des principaux thèmes traités et nous terminerons par les premières conclusions à tirer de l'expérience de cette recherche qui se voulait inter et/ ou pluridisciplinaire.

La genèse du projet

C'est en novembre 2015 qu'une première séance de réflexion réunit vingt chercheurs de la FLSH avec Yves Gonzales Quijano¹.

Plusieurs interrogations sont soulevées :

- Quel serait le statut de cette recherche par rapport aux disciplines : chacune d'entre elles travaillerait-elle seule ou souhaite-t-on entreprendre une recherche vraiment collective ?
- Sur quel espace travaillerons-nous ? Le Liban ou le Moyen-Orient ?
- Comment l'organiser dans le cadre académique ? Devrait-on intégrer les étudiants en Master et en Doctorat ?
- Quelle faisabilité peut-on envisager vu le manque de pratique de ce genre de recherche collective et le temps à y consacrer ?
- Certains historiens se demandent s'il ne vaut pas mieux travailler sur le Liban, considérant que Daech a probablement atteint ses limites et qu'il aura peut-être disparu dans deux ans. Ils insistent également sur l'importance de mettre en valeur les efforts faits par la société civile pour contrer la violence, afin de ne pas donner une image de la région uniquement confinée à la violence.
- Des psychologues relèvent le stress mental créé par Daech auprès des jeunes, à travers l'information menaçante ; ils envisagent plutôt un projet de recherche individuel (dans le domaine cognitif).

À l'issue de cette réunion, les présents se mettent d'accord sur le sujet suivant : « La violence extrême au Moyen-Orient ». Les limites géographiques en seront définies dans une étape ultérieure vu qu'il existe plusieurs acceptions de la notion de Moyen-Orient.

Il a fallu ensuite un temps de maturation et plusieurs réunions. Étant donné l'ampleur et l'aspect multidimensionnel du sujet, la décision a été prise de l'aborder en quatre axes transversaux, réunissant chacun deux ou trois disciplines différentes :

-
- Axe 1 : Le concept de violence extrême (philosophie et sociologie).
 - Axe 2 : Le Moyen-Orient contemporain : une violence structurelle ? (histoire et sociologie).
 - Axe 3 : Les impacts sur la société et les hommes, les représentations de la violence, mémoire et transmission (psychologie, lettres, anthropologie, géographie).
 - Axe 4 : Les dimensions psychologiques de la violence extrême ; la régulation des émotions et le *coping* – remédiation (psychologie).

En janvier 2018, le projet finalisé reçoit un financement mixte du CNRS-L et du Conseil de la recherche de l'USJ. Sa durée prévue était de deux ans. Or l'évolution de la situation sur le terrain, ainsi que celle de l'objet d'étude, ont constitué autant d'obstacles affectant l'échéancier et le calendrier prévus : Covid 19, crises politiques et financières, manifestations au Liban à partir d'octobre 2019, explosion du port de Beyrouth le 4 août 2020... ont affecté la sérénité indispensable à la recherche et ont rendu l'accès au terrain difficile pour les enquêtes, sans compter le traumatisme ayant touché les chercheurs (dont certains ont été blessés).

Sur le plan de la thématique, la question d'inclure dans le projet les développements survenus depuis le 17 octobre 2019 a été discutée ; le travail sur les concepts de révolte/révolution à titre d'exemple prenait ainsi tout son sens ; il en allait de même pour plusieurs thèmes développés par les chercheurs qui se retrouvaient impactés par les événements en cours.

Un autre obstacle a été celui de la surcharge de travail : la plupart des chercheurs participant au projet cumulaient enseignement, recherche, engagement dans d'autres projets ainsi que responsabilités académiques et administratives, certains ont dû abandonner le projet. Au final, ce sont donc 12 chercheurs dont les articles sont présentés dans ce numéro.

Présentation des articles

L'approche conceptuelle de la violence extrême est traitée par les philosophes Nicole Hatem, Charbel el Amm et Vatché Zadourian (doctorant).

Dans son article « La violence extrême : questions philosophiques et réalités proche-orientales », Nicole Hatem analyse le contenu du concept d'extrême violence, l'origine de ce phénomène et la possibilité de l'éviter, à partir de l'étude de la violence extrême telle que pensée par trois grands auteurs en Occident (Clausewitz, Raymond Aron et René Girard). Elle tente ensuite

d'éprouver la validité des réponses proposées à travers la référence à certains conflits récents dont le Proche-Orient a été le théâtre, privilégiant les guerres du Liban et les interprétations développées par l'analyste Samir Frangié, disciple déclaré de Girard.

Charbel el Amm élabore pour sa part la violence extrême dans le cadre aristotélico-thomasien. Il s'agit de passer d'une conception de la violence à celle d'une violence qui serait extrême, en prenant en compte trois dimensions : l'acte, l'agent et le patient. La violence est conçue comme ce qui s'oppose de l'extérieur à ce qui est naturel. La violence extrême serait ce qui non seulement s'oppose à une certaine nature mais l'éradique en la subvertissant : cette violence est alors une perversion de l'humanité de celui qui l'inflige. Elle anéantit celui qui la subit.

Vatché Zadourian traite quant à lui le concept de violence à partir de l'œuvre de Hannah Arendt. Il se penche sur la « banalité du mal » en parcourant le XX^e siècle et en identifiant les différentes idéologies totalitaires qui furent au fondement des génocides, notamment celui des Arméniens et des Juifs.

C'est aussi le poids de l'histoire du Moyen-Orient au XX^e siècle qui fait l'objet de l'interrogation sur l'existence d'une violence structurelle au Moyen-Orient. En remontant au contexte de la création des États de la région au lendemain de la Première guerre mondiale et en exposant les difficultés entravant les constructions nationales durant la période de l'entre-deux-guerres, à l'ombre des dominations française et britannique, l'historienne Christine Babikian Assaf se demande si cette période n'offrirait pas une grille de lecture pour appréhender les origines de la violence caractérisant l'histoire du Moyen-Orient aux XX^e et XXI^e siècles.

Le thème de cette violence est ensuite traité selon le prisme de la littérature par l'écrivain Charif Majdalani, dans le cadre du genre neuf que constitue le roman issu de la mutation des fonctions de la littérature au XIX^e siècle. Ce dernier s'attache à décrire et à tenter de comprendre la société et ses évolutions, puis à rendre compte des grands tourments de la conscience humaine. La problématique de la violence extrême apparaît suite aux terribles phénomènes qui ont caractérisé la Deuxième guerre mondiale, et revient avec force, dès la deuxième décennie du XXI^e siècle, dans les littératures des pays non européens, en particulier celles des pays africains et celles du monde arabo-musulman. L'auteur relève trois postures dans le traitement de la violence : la première consiste à la décrire, la deuxième à tenter de lui

trouver une explication et la troisième à offrir parfois, par l'intermédiaire de personnages héroïques ou atypiques, des solutions cathartiques pour juguler le sentiment d'absence de sens et l'incompréhensibilité de la violence. Cette quête de rédemption est traitée à travers de nombreuses œuvres dont celles de l'écrivain rwandais Gilbert Gatoré, du Libano-canadien Wajdi Mouawwad, de l'Irakien Sinan Antoon mais avec une focalisation sur deux romans en particulier : *Encore* de Hakan Günday et *Le Jardin de l'Aveugle* de l'écrivain pakistanais Nadeem Aslan.

Cette première série d'articles traitant de la violence aux plans conceptuels et théoriques est suivie d'une seconde partie qui se concentre sur le terrain libanais. Guerres du Liban, propagande djihadiste, explosion du port de Beyrouth le 4 août 2020, autant d'événements violents et traumatiques qui provoquent impacts psychologiques et déplacements, se reflétant par ailleurs sur l'urbanisme de la ville.

Remontant aux guerres du Liban (1975-1990) la doctorante Maya Bou Khalil décrypte les séquelles de ces événements traumatiques sur la capacité de mentalisation des adultes en position de parents (capacité à comprendre, donner du sens et interpréter les pensées et les affects de l'enfant afin de contenir sa détresse). Cela s'est-il reflété sur les interactions précoces avec leurs enfants et sur les capacités de mentalisation de ces derniers, et les a-t-il prédisposés, une fois adultes, au Trouble de la Personnalité Limite ?

C'est ensuite l'impact de la propagande djihadiste sur les adolescents libanais qui est analysée par Boutros Ghanem et les étudiantes en master Rania Bizri et Rim Haydar. Ils questionnent les motivations psychologiques des jeunes Libanais à rejoindre des groupes djihadistes comme l'État islamique (É.I) en se basant sur plusieurs hypothèses : celle des thèmes de guerre et de brutalité véhiculés par la propagande djihadiste qui résonneraient avec la tendance des adolescents libanais à s'exprimer par l'action ou celle des thèmes d'appartenance et d'utopie de la propagande qui répondraient au besoin des adolescents de trouver une société de substitution.

Les psychologues Chantal Mansour et les étudiantes en master Sandy Khoury, Maya Hachem et Nour Yaktine se penchent pour leur part sur les stratégies de remédiation (*coping*) adoptées par les étudiants exposés à une information violente médiatisée, et sur le lien entre *coping* et niveau d'usage d'alcool chez ces universitaires face au stress au quotidien. Leur réaction face aux informations violentes médiatisées sont-elles affectées par la présence d'au-

moins un trauma antérieur ? Quel rôle joue la religiosité dans les stratégies d'évitement de ces étudiants ?

C'est encore le terrain libanais, et en particulier les quartiers sud de Bourj Hammoud, avec leur spécificité résidant dans la cohabitation de différents groupes religieux, ethniques et nationaux qui font l'objet de l'étude de l'anthropologue Annie Tabet. Localité d'accueil pour les migrants internes et externes au Liban, cette région a vu des groupes religieux et ethniques y construire ou occuper des quartiers distincts dans le courant des XX^e et XXI^e siècles. Sa recherche s'interroge sur leur manière de vivre ensemble et se penche plus particulièrement sur la violence et les conflits qui menacent périodiquement l'équilibre fragile existant entre eux.

Enfin, dans son article « Destructures – Reconstructions du tissu urbain. Beyrouth ou le leitmotiv de cycles de violence urbaine » la géographe Liliane Barakat revient sur les nombreuses destructions subies par la ville de Beyrouth au cours de son histoire, en particulier à partir du dernier quart du XIX^e siècle jusqu'à nos jours. Ces destructions spatio-temporelles à répétition du tissu urbain, imposées aux Beyrouthins, ont gommé son cœur historique et perturbé ses espaces de convivialité et ont provoqué des traumas et des cicatrices dans le tissu urbain de la ville et chez ses habitants.

Alors quelles conclusions tirer de cette expérience ?

Malgré les difficultés citées, les chercheurs ont beaucoup bénéficié des séminaires et réunions régulières où était exposé l'état d'avancement des travaux, en présence de certains invités. Ces réunions ont été autant de moments d'échanges, de discussions et de réflexion. À titre d'exemple, en février 2021, un exposé sur la violence extrême fait par Myriam Revault d'Allonnes², a permis le lancement de nouvelles pistes croisant la philosophie et la littérature, ou encore le travail des psychologues, géographes, historiens et sociologues.

La valeur ajoutée de ce projet réside en outre dans son approche par des chercheurs « locaux », dont des étudiants en cycle de Master et de Doctorat, ainsi que dans son aspect pluridisciplinaire et dans le fait que la thématique traitée recouvre une période historique relativement étendue. Il est à noter que de nombreuses études ont été réalisées et/ou sont en cours de réalisation sur ce sujet mais qu'elles sont pour la plupart le fait de chercheurs occidentaux et s'assimilent à des monographies disciplinaires.

Au plan de la méthodologie de la recherche interdisciplinaire, il faut noter que la phase d'écriture a été solitaire, le choix ayant été fait dès le départ de ne pas écrire ensemble. Ainsi, l'interdisciplinarité sera le fait du lecteur qui pourra parcourir une même thématique à travers plusieurs approches.

Alors interdisciplinarité, transdisciplinarité (très difficile), pluridisciplinarité ? Plutôt intelligence collective : les chercheurs ont évité de s'enfermer chacun dans sa discipline et ont surtout dépassé l'idée d'affirmer la légitimité de leur discipline pour aborder le sujet, reconnaissant l'importance de la contribution des chacune des diverses disciplines.

Christine Babikian Assaf

Notes

¹ Arabisant, M. Quijano travaille sur la littérature arabe contemporaine, sur Internet et sur la circulation de l'information dans le monde arabe ainsi que sur les transformations culturelles. Parmi ses publications : *Arabités numériques. Le printemps du web arabe* (Actes Sud, 2012).

² Invitée au nom du Centre d'études Michel Henry et de la FLSH, Myriam Revault d'Allonnes est spécialiste en politique (tout particulièrement de la pensée de Hannah Arendt) et en éthique. Parmi ses nombreuses publications ; *Ce que l'homme fait à l'homme. Essai sur le mal politique*, Seuil, 1995 (Champs-Flammarion, 1999 et 2010). *La faiblesse du vrai. Ce que la post-vérité fait à notre monde commun*, Seuil, 2018 (« Points Essais », 2021).